

Dans le commerce des idées

Daniel Marchildon

Number 27, Summer 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43493ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marchildon, D. (1983). Review of [Dans le commerce des idées]. *Liaison*, (27), 39–40.

Gilles Dignard donne l'impression d'un penseur. D'un penseur qui mijote plusieurs affaires. Sérieusement. Chacune de ses paroles ne semble traduire qu'une partie d'une idée très vaste.

«J'suis dans le commerce des idées» me déclare-t-il en souriant sans pour autant trouver ça drôle. Je reconnais tout de suite la voix sur la cassette.

Jon n'est tout de même pas son premier «texte»? En fait, il a déjà publié une nouvelle, *DX alias DX*³⁸ (*2 X 10²⁷* dans la revue de science-fiction québécoise *Imaginaire* (vol. 12, n° 3 printemps 1982). Et avant ça deux textes de généalogie (de sa famille paternelle).

Je ne soupçonnais pas qu'il pourrait y avoir un rapport entre généalogie et littérature, mais avant même que je pose la question, Gilles Dignard y répond: «... la généalogie nous donne la vie intime de la société, le squelette de la société... on greffe le communisme, le capitalisme à ça... Les personnes ne sont que des résultats; on est ce qu'on nous a permis de devenir.»

Bref, pour Dignard, l'histoire que renferme la généalogie l'inspire d'idées pour des textes dans d'autres domaines, en science-fiction, par exemple.

Mais *Jon* n'est ni de la généalogie ni de la science-fiction. La cassette pénètre la pensée d'un chômeur, *Jon*, en proie à on ne sait trop quoi, à Ottawa.

Pour son auteur, *Jon*, c'est l'essai d'un nouveau concept:

«Je viens de commencer, m'explique-t-il. Avant, j'ai travaillé dans l'administration où j'ai pu observer certains produits culturels. Alors j'ai eu le goût d'en faire.»

Avec *Jon*, Dignard enregistrait un de ses textes pour la première fois. Il m'avoue que le résultat n'est sans doute pas assez «spectaculaire» pour en faire une émission de radio. Mais la cassette a pu rapporter à l'auteur. Enregistrer à compte d'auteur: «ce n'est pas très dur, les techniques sont là».

Avec un «tirage» de 106 exemplaires, Dignard ne s'est pas lancé dans une grande aventure commerciale. Son investissement personnel se chiffre quelque part dans les environs de 700\$. Il faut souligner le professionnalisme de l'enregistrement. Ce livre sonore a été distribué surtout à des revues, des institutions, des bibliothèques et des centres culturels, ou même offert en cadeau à des amis. «D'abord pour me faire connaître,.... après on verra», précise l'auteur.

Alors il accepte de travailler dans le rouge? Le ton de Dignard devient sérieux

Dans le commerce des idées

par Daniel Marchildon

L'automne dernier *Liaison* recevait un produit littéraire hors de l'ordinaire. Gilles Dignard nous présentait son premier livre sonore, *Jon*, une cassette de 35 minutes qui reproduit une nouvelle lue par l'auteur.

La veille même de son départ pour Fahler en Alberta, où il a accepté un poste dans un centre culturel franco-albertain, j'ai pu rencontrer cet auteur et lecteur, originaire de Casselman (est ontarien), dans sa chambre d'un grand immeuble du centre-ville d'Ottawa. Là, parmi les boîtes qui annonçaient son départ, j'ai appris pourquoi cet auteur a décidé de «se lire»...



Gilles Dignard

Photo Daniel Marchildon

quand il parle de sa priorité: «...passer des idées que ça paye ou pas... Ce qui est important c'est que les idées du milieu sortent», mais il relaxe sa posture un peu quand il ajoute: «Remarque que ça paye pas rien qu'en argent mais intellectuellement».

Je veux savoir ce qui a motivé le saut de «l'écrit au dit», phénomène quand même peu fréquent surtout chez un auteur «débutant».

«(La cassette) c'est une façon d'aller plus loin sur le côté contrôle artistique... J'ai déjà été frustré par la transformation de d'autres choses que j'ai faites.» L'enregistrement s'est présenté à Dignard comme l'occasion: «de sortir quelque chose presque tout sous mon contrôle».

Son crédo de production: «Je sors peu mais je veux que ça soit substantiel, court et bien fait». Ses doigts, qu'il bouge rarement, ponctuent «court» et «bien fait».

Dignard est aussi franc que sa voix, il ne cache pas le petit angle commercial de l'affaire. «On est un peu fatigués de lire,

JON

Suite à la page 40

Dans le commerce des idées

Suite de la page 39

les yeux sont fatigués... (la cassette) se présente bien dans un cadre déjà connu et apprécié (l'audio)... elle a une supériorité sur l'imprimerie du côté des sens, elle va peut-être plus loin.»

Cependant, Dignard, en bon écrivain, se porte à la défense du livre: «... (la cassette) c'est comme la tête d'un iceberg, elle te renvoie au texte». Pas question alors de se passer de l'écrit.

Il n'en reste pas moins que les avantages de la cassette impressionnent. L'artiste cède la parole à l'administrateur: «La production est très rapide et on ne garde pas de stock en réserve, on répond à la demande au fur et à mesure... (en principe il pourrait produire une centaine de copies de *Jon* en quelques jours), il n'y a pas d'argent qui dort. C'est une formule souple. Je peux faire faire d'autres cassettes par un Anglais ou un Chinois.»

Une étincelle brille momentanément dans les yeux de Dignard tandis qu'il me peint le tableau de personnes avec des «walkmans» en train «d'écouter des romans»...

Je le rappelle au présent (et au passé) avec une question sur l'Ontario. Je viens de faire vibrer une corde sensible. «Non, je ne suis pas Québécois; Ontarien, je le suis de droit... je me sens plus ou moins à l'aise en Ontario... c'est mon problème.»

Dignard a quitté l'Ontario français pour le Québec en 1961 pour revenir seulement vers 1978.

«Qu'est-ce que j'ai gardé? Je suis francophone, c'est ma première qualité. Je surveille l'évolution de la francophonie.»

Or, il me confie que l'activité des jeunes créateurs ontariois l'a beaucoup frappé, en ce qui concerne les tournées par exemple. Il ressent comme bien d'autres des inquiétudes à l'égard de la relève éventuelle: «J'ai des neveux dans ce coin-là (Casselman). Quels espoirs qu'on va placer sur eux? Qu'est-ce qu'on va leur laisser?»

Peut-être des livres sonores.

Gilles Dignard, cependant, s'intéresse plus à la généalogie qu'à la fiction. Néanmoins, même si le pain sur sa planche penche plus du côté du premier, il n'exclut pas la possibilité de d'autres nouvelles et cassettes.

Et encore il lance une invitation à d'autres. «Si quelqu'un voulait continuer la série je dirais oui.»

Alors, créateurs intrépides, branchez-vous, et vos micros! ★

Rencontre au sommet du cinéma régional

Suite de la page 37

festival permettait la rencontre de cinéastes et de jeunes cinéastes d'Ottawa et de Hull qui autrement ne partageraient pas leurs expériences.

Car s'il existe actuellement un regroupement à Hull de jeunes cinéastes, on a bien senti qu'à Ottawa ou ailleurs, un tel regroupement pourrait surgir.

Le super-8 présente une alternative de choix pour les jeunes cinéastes. Lorsqu'on leur ferme les écoles, qu'on déplace les budgets dans les départements de communication ou audio-visuel, que les politiques régionales en matière de production cinématographique deviennent élitistes et confinées, le super-8 est pour plusieurs l'outil d'expression non seulement temporaire mais idéal. Les films que ces cinéastes produisent montrent une autre facette de la jeunesse, de la société, avec parfois des imitations mais toujours avec une vigueur que les professionnels envient. Pour beaucoup, le super-8 est un loisir tout comme les sports qu'on pratique en petit groupe, les week-ends; pour d'autres, c'est un outil d'intervention sociale qui agit sur et avec le milieu qui le soutient. Pendant que l'industrie cinématographique au pays engloutit des scénarios moribonds ou de plus en plus vides de sens, des individus, des groupes peuvent actuellement s'exprimer avec un médium peu coûteux s'il demeure simple, partager entre eux les coûts de production et les équipements et créer des occasions nombreuses pour diffuser leurs films, comme les festivals, les soirées de rencontre, les événements culturels.

Lors du festival, un ancien membre de Cinésource disait combien il sentait que la formule actuelle répondait à un grand besoin. Suffit-il de considérer qu'aucun organisme de développement du cinéma n'agit en Ontario français. Pourtant il suffirait de remettre Cinésource en opération pour que cette stimulation se fasse sentir. Cet organisme pourrait se reformuler autour d'un programme de formation et de production de films en Ontario, ou même dans une ville telle Sudbury, Toronto, Ottawa, Hawkesbury.

Il suffit que quelques personnes prennent en main cet organisme et le relancent d'un nouveau mandat propice à l'effervescence de la création cinématographique.

Ainsi pourrait-on bientôt voir un festival super-8 en Ontario. ★

Une troupe de théâtre permanente à Hearst

Suite de la page 11

bécois Jean Barbeau. Et son travail a été chaudement apprécié par un public de tout âge traversé par des déferlements de rires tout au long de la représentation.

Cette avant-première aura également permis à l'interprète du rôle de Manon Deslauriers, Mme Rolande Prévost de Jogues, de démontrer un talent de comédienne insoupçonné. Paul Doucet me signalait à la fin de la représentation que le timbre de voix de Mme Prévost lui avait rappelé à quelques reprises celui de la comédienne québécoise Nicole Leblanc («Fifine» de rue des Pignons, et Rosanna dans «Le temps d'une paix»).

Et deux semaines après, la troupe récidivait pour la journée internationale du Théâtre. Des comédiens mieux rodés allaient alors séduire un auditoire qui avait fait salle comble de l'amphithéâtre du Collège universitaire de Hearst, lors de la représentation du soir. Au côté de Rolande Prévost on retrouvait Aldé Collin (Maurice), Françoise Groleau (Madame) et André Lachance (Monsieur le ministre). Quelques 400 personnes ont pu profiter des deux représentations de la journée et de la soirée. Il n'en fallait pas plus pour que la troupe fasse en sorte que le rêve se concrétise...

Manon Lastcall prendra donc l'affiche en juin à Longlac, et au cours du Festival 2x4 de Hearst vers la fin de juin. Et comme il n'y a rien de trop beau pour les amoureux du théâtre, au mois de juillet le Théâtre de l'Épinière noire se manifestera sur la scène du Festival de Théâtre-Action qui se tiendra à Sudbury.

Un changement à noter pour ces futures représentations: le rôle de «Madame» sera tenu par Sylvie Massicotte.

C'est donc avec une équipe de comédiens, de techniciens, de maquilleuses, etc... emballé(e)s que «le Théâtre de l'Épinière Noire envisage déjà de monter et de présenter 2 pièces par année» indiquait la secrétaire-trésorière de la troupe et nouvelle coordonnatrice du Conseil des Arts de Hearst, Mme Pierrette Mercier.

Et si un jour la troupe prenait suffisamment d'ampleur pour monter sa propre création collective? On ne sait jamais... Elle pourrait peut-être montrer comment un journaliste qui assiste à la création d'une troupe de théâtre, peut, ce faisant, «interviewer ses rêves»... pour employer l'expression d'Érica Jong. ★